

Questionnements identitaires dans *Les Mémoires de Virgil Gheorghiu*

Lector univ. dr. Mirela Drăgoi
„Dunărea de Jos” University of Galati

Résumé: *Les Mémoires de Virgil Gheorghiu développent une réflexion sur les multiples facettes que l'identité humaine peut se forger dans un contexte historique particulièrement complexe. Une lecture attentive de cette œuvre à valeur documentaire nous révèle une histoire rythmée par une suite de migrations. Le départ individuel du héros pour Kichinev est perçu comme une source de développement personnel et d'enrichissement spirituel. Le voyage du jeune écrivain à Bucarest continue la série de ces aventures positives et représente, dans l'économie du récit, une occasion de multiplier les références culturelles à la Roumanie de l'entre-deux-guerres. Les derniers chapitres du livre sont hantés par l'évocation d'un long périple européen résultant de l'exil et aboutissant à l'installation de l'écrivain à Paris. Dans la conception de Virgil Gheorghiu, l'exil est apparenté à un terrible sentiment de perte et de souffrance. En outre, il permet de figurer, dans la trajectoire individuelle de l'écrivain, la condition générale des réfugiés pendant la seconde Guerre Mondiale. Le présent travail se propose d'illustrer les errances sinueuses du héros-narrateur et leur impacte sur la signification d'une œuvre consacrée à l'exil et aux raisons humanitaires.*

Mots-clés: *exil, départ, souffrance, œuvre documentaire, confession.*

Les *Mémoires* de Virgil Gheorghiu représentent une réflexion sur « la véritable identité » du Roumain opprimé [1]. L'espace textuel que cet écrivain d'expression française configure se situe à mi-chemin entre son imagination et le référentiel propre à la première moitié du XX^e siècle, entre la fiction littéraire et l'image photographique de la réalité européenne de 1916-1948.

Les pages de confession qui forment la substance du premier tome ont comme sous-titre « Le Témoin de la vingt-cinquième heure » [2]. C'est par ce choix que le mémorialiste insiste sur la valeur documentaire de son récit et qu'il annonce toute une suite de renvois à la Première Guerre Mondiale, aux luttes politiques déroulées en Roumanie à l'entre-deux-

guerres, au mouvement légionnaire dirigé par Corneliu Zelea Codreanu, aux repréailles nationalistes et à la domination soviétique instaurée le 23 Août 1944.

Les événements relatés dans le deuxième volume de *Mémoires* (« L'Épreuve de la liberté ») s'étendent entre août 1944 – date qui marque le départ de l'écrivain pour l'Occident, à travers la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne – et août 1948, représentant le moment où il s'installe à Paris. Dans la conception de Virgil Gheorghiu, l'exil est apparenté à un terrible sentiment de perte et de souffrance. En outre, il permet de figurer, dans la trajectoire individuelle de l'écrivain, la condition générale des réfugiés pendant la seconde Guerre Mondiale.

Le 23 Août 1944 représente le moteur du récit mis en œuvre par Gheorghiu, car cette date est évoquée, d'une manière symbolique, au début et à la fin du premier livre. Le mémorialiste l'associe dès le début à la perte de sa patrie, à une « suspension dans le néant » (p. 12) et à un effondrement terrible de son être. Il considère que les tribulations de son existence ont profondément marqué son identité.

A l'âge de 27 ans, il se rend compte que la perte de la patrie représente la disparition de son propre corps, de sa propre substance matérielle. C'est dans le fragment ci-dessous que l'écrivain expose le mieux l'état d'âme qui le trouble en 1944 :

Après avoir perdu ma terre natale, (...) j'ai jeté en haut toutes mes racines. Au-dessus de la tête. C'est une existence dangereuse. Il est dangereux de vivre sur la cime d'un arbre. On est toujours soumis au pouvoir des tempêtes. (...) Ce changement de mon existence a profondément changé mon identité. Le pays natal a acquis pour moi une valeur illimitée. Considérable. Il est devenu saint. Ma chair s'est mêlée à la terre dont je suis né, tandis que ma respiration double le souffle de mon peuple. (*Mémoires*, I: 16; notre traduction)

Il se sent déchiré entre le sentiment d'être complètement indissociable de sa terre natale et la souffrance d'avoir définitivement perdu ce lien fondamental. Pour y échapper, il fait recours à sa force spirituelle et se réfugie mentalement dans un espace complètement détaché des liens terrestres et matériels. La

surprenante association réalisée entre une date exacte, précise – le 23 Août 1944 – et un espace indéterminé annonce le désastre évoqué à la fin du texte. La même date clôt le premier tome de ces *Mémoires* :

Le 23 Août 1944, à 22 heures du soir, l'émission diffusée à la radio croate s'interrompt brusquement. Il y a une édition spéciale. Le roi de la Roumanie ordonne à son armée de déposer les armes. La Roumanie ne lutte plus. Elle a capitulé sans poser de conditions. L'armée soviétique vient d'occuper tout le pays. La Roumanie est captive. Ses frontières sont fermées dans le style propre aux Soviétiques. Personne ne peut plus s'enfuir. Mon père et tous les membres de ma famille sont captifs. (*Mémoires*, I: 546; notre traduction)

Une lecture attentive de ces deux fragments nous fait observer que la première image que Gheorghiu nous donne de la Roumanie révèle un pays captif et immobilisé dans la souffrance, mais qui reste indissociable de l'être de ses habitants. Pour lui, l'homme est « un exemplaire unique et irremplaçable » (p.12), irréductible à une autre individualité. Son identité se résume à la manière dont il réagit face aux obstacles et aux « défis » que le milieu environnant et l'histoire lui proposent. Selon Virgil Gheorghiu, c'est dans la raison, le libre arbitre et la propre volonté de l'individu que se construit « la véritable identité » de celui-ci.

Le but de notre recherche consiste à déceler dans les *Mémoires* de Virgil Gheorghiu les multiples facettes que l'identité humaine peut se forger dans un contexte historique particulièrement complexe. Nous envisageons de réaliser une lecture attentive de cette œuvre à valeur documentaire pour y identifier les diverses **migrations** qui rythment son histoire, les errances sinueuses du héros-narrateur et leur impacte sur la signification de cette œuvre.

1. Le premier déplacement: dans la région moldave, à l'âge de 6 ans

En septembre 1916, Virgil Gheorghiu est venu au monde dans un village situé dans les Carpates orientales, au Nord de la Roumanie, dans le département de Neamț (la commune de Războieni). Le mémorialiste nous

explique que le nom de son village natal – **Valea Albă** (la Vallée Blanche) – date depuis les années 1496-1497, étant attribué à une communauté de paysans moldaves à cause des ossements blancs qui recouvraient la terre à la suite d’une invasion ottomane :

Après la bataille, les Turcs se sont retirés. Mais le pays était mort. Silencieux. Comme un cimetière. La terre était déserte. Vide. (...) C’était la terre de la mort. Le royaume des vautours, de la puanteur et des cadavres. (...) La terre est restée blanche, durant toutes les saisons, pendant plusieurs années. Il n’y avait pas de neige. Il y avait les ossements blancs des morts. Les ossements plus blancs que la neige. (*Mémoires*, I: 26; notre traduction)

Nous pouvons observer que, d’une part, le blanc – qui signifie lumière, joie de vivre – s’associe dans cette séquence textuelle au noir – symbolisant la mort – pour suggérer la Résurrection. D’autre part, la tonalité chromatique obtenue par la combinaison **noir** – **blanc** acquiert dans ce contexte un sens neutre et neutralisant. Le gris qui en résulte produit une confusion des contraires qui crée, à son tour, une atmosphère indistincte et amorphe. Cela n’empêche quand même pas les humains à dépasser les obstacles et à survivre aux cataclysmes dévastateurs. Le même gris dominera dans la description de l’espace carcéral allemand, dans le deuxième tome des *Mémoires*. La juxtaposition des éléments chromatiques contraires symbolise l’équilibre existentiel des habitants de Valea Albă. D’ailleurs, on peut affirmer que les niveaux chromatiques superposés et opposés – le sombre et la lumière, la vie et la mort, le blanc et le noir – sont récurrents dans la prose de Virgil Gheorghiu.

Tous les toponymes que Gheorghiu évoque dans ses *Mémoires* ont leur propre histoire. Retenons d’autres exemples dans ce sens: Valea Seacă (La Vallée Sèche), Blebea, Războieni, Petricani et Târgu-Neamț.

Le village de **Valea Seacă**, où le grand-père paternel du mémorialiste était prêtre, se trouve à 70 km de Iași (Yassy). Le syntagme qui désigne cet espace habité suggère la sécheresse du climat et de la terre et, implicitement, la famine qui y règne.

Cette interprétation se retrouve dans le cas du toponyme **Petricani**, construit à partir du diminutif « pietricică » (petite pierre) auquel s’ajoute,

d'une manière paradoxale, le suffixe augmentatif -an. En outre, le pluriel du nom attire l'attention sur la pauvreté extrême des paysans moldaves. Ces deux toponymes renvoient à la famine qui régnait après les guerres et qui décimait la population. Dans le III^e chapitre de ses *Mémoires*, Gheorghiu évoque le contexte économique et social spécifique à l'installation des Soviets en Roumanie après 1918 :

Nous étions exaspérés à cause de la faim, à cause du froid. L'épidémie de typhus exanthématique produisait des ravages. Mais ce qui nous terrorisait le plus, c'étaient les bandes de déserteurs, de *Soviets*, et de brigands qui attaquaient les gens dans leur propre maison, même en plein jour. (...) Les gens n'avaient pas le courage de quitter leur maison (...), car ils craignaient de tomber malades ou d'être tués par les bandes de Soviets. (...) Je mangeais chaque jour le même bouillon sans saveur et sans odeur, qui était réalisé à base de farine de maïs, orge et haricots. (*Mémoires*, I: 50; notre traduction)

« **Blebea** » est le nom d'un village situé au bord du fleuve Ozana, où Toma Skobaï, le grand-père maternel de l'écrivain Gheorghiu, était prêtre depuis des décennies. C'est un terme qui désigne – nous explique le mémorialiste – une région habitée par « *Plebes Rustica* » :

La carrosse arrive sur la rive droite d'Ozana. Dans Blebea. Ce petit village a été jadis habité par les serfs des couvents, par les *plebe*. *Plebes rustica*. C'est pourquoi le village porte le nom de Blebea. En 1864, le suzerain moldave Alexandre Jean Cuza a distribué aux paysans la terre des grands domaines. Il a dû renoncer à son trône à cause de cette réforme. (*Mémoires*, I: 45; notre traduction)

La recherche étymologique des termes composant le syntagme « *Plebes Rustica* » nous offre la même explication: le mot « *plebes* » désigne un homme ordinaire, commun, de la Rome antique, tandis que « *rustica* » est un adjectif qui signifie « rural ».

Războieni est probablement la forme de pluriel du mot « *războian* » (*război* + -an), construit sur le modèle de « *băietan* » du nom masculin « *război* » (guerre) et du suffixe augmentatif -an. L'emploi de ce

suffixe renforce le sens du mot « război », renvoie aux dimensions agrandies de ce phénomène et aboutit à l'élaboration d'un nom collectif, désignant en fait toute une collectivité humaine affectée par les atrocités de la guerre.

La construction « **Târgu-Neamț** » (le bourg allemand) renvoie à une invasion étrangère qui aurait profondément modifié le statut de cette petite ville moldave. Par sa valeur hypéronymique, le nom du département – **Neamț** (Allemand) – place cet endroit sous le signe de la domination étrangère et renvoie symboliquement au drame de ses habitants.

Par les explications qu'il fournit clairement à ses lecteurs en ce qui concerne les toponymes propres à sa région natale, Virgil Gheorghiu place la Moldavie sous un double signe: de l'ancienneté et de la pureté d'une part, de la solitude, de la pauvreté et de la guerre, de l'autre. L'écrivain apparaît, de nouveau, comme un être indissociable de son cadre spatio-temporel. Il considère que les toponymes déterminent et complètent le peuple roumain par la richesse de leurs significations, car ils ont la force de renvoyer continuellement à l'histoire de la nation roumaine. On peut observer que la fonction mimétique de ces noms de lieux est doublée par un rôle expressif qui établit une relation étroite entre le milieu environnant et les sentiments du mémorialiste.

2. Le départ individuel du héros pour Kichinev en juillet 1927

Le premier déplacement que le mémorialiste évoque dans son récit et auquel nous avons fait référence ci-dessus est collectif, car l'enfant Virgil est accompagné dans son petit voyage / séjour à Petricani par ses parents et ses sœurs. Par rapport à celui-ci, le départ du héros pour Kichinev est perçu comme une source plus importante de développement personnel et d'enrichissement spirituel. En juillet 1927, quand il décide de s'y rendre pour suivre les cours du lycée militaire, Gheorghiu ressent pour la première fois « une sensation de bonheur » (p. 181) à la vue de la cathédrale **Sobor**, de la rue animée et des femmes élégantes. Cela ne l'empêche pas de ressentir la chaleur extrême qui domine la ville « construite à l'intérieur de la steppe ». Dès son arrivée à Kichinev, le jeune Gheorghiu porte un regard

rétrospectif vers son village natal et remarque la différence entre l'air frais de la montagne roumaine et le climat âpre de la ville d'adoption. Le mémorialiste accorde une importance accrue à la description du bâtiment qui abrite le lycée militaire :

Toutes les écoles, partout dans le monde, sont grises, tout comme les casernes, les hôpitaux et les bâtiments administratifs. Mais le lycée militaire de Kichinev fait exception. C'est beau. Un vrai palais. Il est clair et joyeux. L'escalier du palais descend jusqu'au trottoir. (...) J'avais le souffle coupé. C'était un palais véritable. Une résidence royale. (*Mémoires*, I: 187; notre traduction)

L'adolescent Gheorghiu est ébloui à la découverte de ce bâtiment monumental, mais il ressent de nouveau « une sensation étrange » lorsqu'il s'aperçoit des différences majeures qui existent par rapport à sa terre natale. La saveur de cette terre, « sa couleur, sa souplesse ou sa rigidité, sa chaleur » (p. 198) lui sont chères et familières depuis toujours, tandis que, dans la nouvelle ville,

C'est une terre noire. Grasse. Molle. L'herbe, les plantes et les arbustes qui y poussent me sont inconnus. Même les orties ont une autre silhouette, des dimensions différentes et leurs feuilles ont un contour différent par rapport à celui de chez nous. (...) Sa chaleur est lourde pour moi. C'est comme si l'air lui-même aurait du poids. (*Mémoires*, I: 198; notre traduction)

Pour rendre une image plus vivante et plus authentique du monde qu'il y découvre, le mémorialiste énumère des mots spécifiques, parmi lesquels on peut retenir « cambuza » (lieu où l'on dépose les provisions sur un navire), « cvas » (boisson fraîche), « batiuşca » (pretre), « cioloveci » (hommes), etc.

Le 29 Août 1932, à l'âge de 16 ans, Gheorghiu se rend compte de sa véritable vocation et décide de quitter le lycée militaire pour commencer une carrière de poète. Il veut ainsi suivre « une destinée sublime » (p. 275), devenir « le poète » et non pas « un poète », pour lutter « dans les premiers rangs, aux frontières de la vie », tout comme les soldats. C'est pourquoi le

récit continue avec un autre déplacement du héros, cette fois-ci à dans la capitale de l'Etat roumain.

3. Le voyage du jeune écrivain à Bucarest, en 1936

Ce départ continue la série des aventures positives du héros et représente, dans l'économie du récit, une occasion de multiplier les références culturelles à la Roumanie de l'entre-deux-guerres. Le mémorialiste devient un observateur attentif de l'histoire nationale roumaine et, parallèlement, il évoque la « phase embryonnaire » de sa carrière littéraire. De la vaste galerie de portraits d'écrivains roumains que Gheorghiu réalise dans ses *Mémoires*, retenons les noms de Virgil Carianopol, Al. Belciurescu, Artur Enăşescu, Tudor Arghezi, Radu Gyr, Cezar Petrescu, etc.

Pour Gheorghiu, le créateur de valeurs artistiques est une véritable « antenne de l'histoire future ». Six chapitres du premier tome des *Mémoires* – qui en regroupe en fait dix-neuf – contiennent des méditations sur la condition et la mission du Poète dans le monde. Il y expose sa théorie conformément à laquelle :

(...) le poète est le plus utile personnage de notre société. Sa mission est la vérité. Les prophètes des Juifs ont été des poètes et les poètes grecs ont été des prophètes. Les deux mots poète et prophète sont presque synonymes. Le poète enlève les étiquettes conventionnelles, collées sur les choses et les faits, et il leur donne leur véritable mot (*Mémoires*, I: 337; notre traduction)

Le poète détient le verbe divin, ayant le pouvoir de déchiffrer les énigmes de l'univers, « le livre de Dieu ». Il représente la conscience de son temps, une force qui lit dans l'Histoire les promesses de l'avenir :

La vie du poète est pareille à un bulletin d'événements ultérieurs. Ce qui arrive au poète dès aujourd'hui arrivera, d'une manière inexorable, à ses contemporains de demain. De ce point de vue, le poète est un personnage d'utilité publique, car sa vie annonce et

révèle les événements à suivre. (...) Le poète inspiré est la mémoire du passé, la boîte de résonance du présent et l'antenne de l'histoire future. (*Mémoires*, I: 359; notre traduction)

C'est ainsi qu'il devient le prophète des temps modernes et le messager de Dieu : « Le Poète entend la voix et la comprend. » (p. 350) Gheorghiu reprend ainsi la conception de Victor Hugo selon laquelle le poète a le pouvoir de communiquer avec le monde invisible et de déchiffrer les sens de la nature. Il a la joie d'être libre, car « il n'y a pas d'acte créateur sans liberté et souveraineté. Tous les êtres, à l'exception de l'homme, sont enchaînés à cause de leur condition terrestre. Mécanique. Ils ne peuvent pas créer. L'homme seul possède la prérogative et la force du du créateur. » (*Mémoires*, I: 322; notre traduction)

En outre, selon Gheorghiu, cet être exceptionnel est condamné, d'une manière paradoxale, à être seul et incompris par les autres et même à subir des persécutions : « La foule, le public, changent. Ils changent plus rapidement que le vent. La foule est capricieuse. Cruelle. Elle t'acclame. Elle te divinise. Et, un instant après, elle t'oublie. Comme si tu n'avais jamais existé. » (*Mémoires*, I: 265; notre traduction) Parmi ses semblables, le poète est « un chercheur d'étoiles » à statut indéfini, dont le parcours est parsemé d'obstacles difficiles à franchir : « Les poètes sont des êtres fragiles. Très fragiles. Un poète vit à la frontière de la réalité. » (*Mémoires*, I: 299; notre traduction) Malgré cette faiblesse apparente, le moi du poète atteint les dimensions de l'univers, ayant la capacité d'incorporer dans sa personne l'humanité tout entière : « Le poète en état de veille (...) enregistre les tremblements de terre, les renversements, les convulsions, les spasmes et les halètements du monde à l'intérieur duquel il évolue. » (*Mémoires*, I: 350; notre traduction)

La poésie acquiert ainsi le pouvoir de produire des miracles et de transformer la réalité banale dans une œuvre d'art. Exercer le métier de poète signifie, pour Gheorghiu, faire continuellement des sacrifices et devenir un témoin de la société, à côté des prêtres et des philosophes. Ceux-ci « recherchent la vérité absolue » à l'opposé des juristes qui ont besoin de « preuves matérielles, d'arguments et de témoignages. La vérité

des prêtres, des philosophes et des juristes n'est pas le même. Selon les premiers, il n'y a qu'une vérité indivisible, tandis que pour les juristes la vérité est multiple et changeante. » (*Mémoires*, I: 470; notre traduction) [3]

La poésie est comme une prière (p. 281) par laquelle le créateur fraternise avec les malheureux et les opprimés: « Je suis poète. Héréditairement et organiquement, je me place toujours à côté du prisonnier. De n'importe quel prisonnier, sans exception aucune. Il m'est moralement et même physiquement impossible de m'asseoir à côté du juge. » (*Mémoires*, I: 281; notre traduction)

En ce qui concerne le lieu de sa formation spirituelle – la ville de Bucarest – le mémorialiste considère y avoir trouvé un endroit isolé, détaché de tous les autres, « construit sur une colline triste, loin de la montagne, loin de la mer, loin d'un fleuve important. Le climat est pesant et excessif. » (*Mémoires*, I: 284; notre traduction)

Conclusions

Cette courte incursion dans la littérature de confession de Virgil Gheorghiu nous a fait voir que, pour cet écrivain, la région natale est une sorte de « locus amoenus », un endroit idéal, inoubliable, vers lequel il porte continuellement ses regards et ses souvenirs. Au moment où l'existence le contraint à chercher des débouchées ailleurs, il se sent indissociable de son village natal. La pureté, la simplicité et la fraîcheur de l'espace qu'il doit quitter s'opposent nettement à la chaleur pesante et excessive des deux autres villes que le mémorialiste évoque dans ses écrits (Kichinev et Bucarest).

Nous avons choisi de nous arrêter sur ces trois départs du héros parce qu'ils correspondent à des étapes essentielles de la vie du mémorialiste, à savoir l'enfance, l'adolescence et la jeunesse. L'analyse poursuivie de quelques échantillons textuels représentatifs a mis en évidence les rapports établis entre les traits distinctifs des espaces parcourus par le héros et la conception existentielle qui s'en dégage. Plus il avance dans la vie, plus il explore l'espace qui s'offre à sa vue et cette analyse attentive de ce qui l'entoure le détermine à méditer sur l'essence de l'histoire nationale roumaine et, parallèlement, de sa carrière littéraire.

Nous avons accordé une place à part aux significations que le mémorialiste prête à son espace d'origine. Il fait renaître toute une suite de faits historiques, avec nostalgie et volupté, pour expliquer le sens des toponymes spécifiques au territoire moldave. Le mémorialiste réussit à se réintégrer de cette manière dans une sorte de paradis perdu et de revenir, au moins virtuellement, dans son pays natal.

Notre recherche pourrait envisager d'autres déplacements représentés dans les textes proposés à l'analyse. Une communication ultérieure continuera sans doute l'étude présente pour porter sur trois autres endroits significatifs: la ville de **Braşov**, où le héros se rend pour suivre une formation militaire, la **Bessarabie** qu'il visite en tant que reporter de guerre et **Zagreb**, la capitale du royaume de Croatie-Slovanie, où il travaille en tant qu'attaché de presse.

Notes

[1] Le premier volume présente le contexte socio-historique de la période 1916 – 1944, tandis que le second envisage les années 1944 – 1948.

[2] « Le témoin de la Vingt-cinquième Heure » est un titre paradoxal, car, d'une part, l'écrivain affirme vouloir témoigner d'une période très difficile de l'histoire nationale roumaine, donc d'une succession d'événements réels, mais, d'autre part, la réalité qu'il envisage se situe dans le hors-temps, dans l'intemporel. Pour Gheorghiu, la « Vingt-cinquième Heure » est le 23 Août 1944. Cette date est vue comme une rupture, comme un déchirement spirituel et matériel à la fois.

[3] Le style transparent, simple et quasi-ascétique de Virgil Gheorghiu se fait remarquer par l'absence de coordination et par la monotonie des temps verbaux.

Bibliographie

Gheorghiu, Virgil, *Memorii. Martorul Orei 25*, trad. de Sanda Mihăescu-Cârsteanu, Editura Gramar, col. „Sinteze. Documente. Eseuri”, 1999.

Gheorghiu, Virgil, *Ispita libertăţii*, trad. de Sanda Mihăescu-Cârsteanu, Editura Gramar, col. „Sinteze. Documente. Eseuri”, 2001.

Gheorghiu, Virgil, *Mémoires I - Le témoin de la 25^e heure*, Plon, Paris, 1986.

Gheorghiu, Virgil, *Mémoires II - L'épreuve de la liberté*, Le Rocher, 1995.